

30 AVRIL 1958

Paris - Journal

LES ARTS

# LA GUERRE DES DEUX RIVES

C'EST une guerre ardente et continuelle que se mènent, pour la peinture, les deux rives de la Seine. Si l'on est en effet découvert rive gauche lorsqu'on est un jeune peintre, il faut être consacré rive droite lorsqu'on a cinquante ans. Du moins était-ce ainsi jusqu'en 1950 environ. Maintenant il se passe un autre phénomène et la rive gauche prétend à son tour consacrer les talents malgré l'établissement vers le carrefour Matignon de galeries de plus en plus luxueuses fréquentées par les grands collectionneurs. Tout cela ne se fait pas sans appels au snobisme, le snobisme étant à la peinture ce que l'engrais est à la betterave, un moyen de grossissement. Mais il se trouve que malgré le ridicule (qui ne tue plus depuis longtemps) d'une exposition d'Yves Klein où il n'y a rien à voir, sauf les murs nus, repeints et baptisés tableaux, les peintres retournent volontiers vers cette rive gauche de leurs débuts, pour des confrontations plus pures, en ce sens que les tableaux ont moins l'air de valeurs de bourse ou d'objets de haute décoration, et davantage de créations intellectuelles.

La grande et belle exposition de cette semaine est celle de Garbell à la galerie Pierre Lomb. Garbell né à Riga en 1903, vit à Paris depuis trente-cinq ans. Après avoir travaillé à l'académie Ranson avec Blaisière il abandonna toute école, tout mouvement et tout groupe pour poursuivre seul des recherches. Son inspiration c'est le grand réservoir de la nature : paysages, personnages, scènes de la ville et du travail des hommes, objets dans le soleil ou la pénombre. Sa méthode lui est fournie par les moyens de l'impressionnisme étendus jusqu'à l'extrême des possibilités de la couleur, jusqu'au nuancé : le plus raffiné. De l'objet considéré comme un support de tons plus que comme un objet réel, Garbell tire ses harmonies, un peu comme Matisse les tirait du mot et il faut rendre grâce à son préfacer d'avoir cité le poète opportunément.

Garbell est un solitaire, comme Braque, et cela se sent à l'intensité de son émotion plastique comme au non-sacrifice au convenu de l'actualité. Garbell est sans doute l'un des plus grands peintres de cette quinquagénaires génération des chercheurs d'absolu, l'un des plus tendres chanteurs de la couleur rare, un des Essences conservés dans le siècle.

★

Deux jeunes artistes l'entourent à quelques portes de distance, Marcel Mouly (Galerie Berri-Lardy) et Raza (Galerie Lara Vincy). Ces deux peintres tranchent agréablement sur une production de série parce qu'ils ont visiblement quelque chose à dire et qu'ils ont trouvé leur système personnel d'explication du monde. Si Mouly reste dans le ton d'une école qui compte Villon comme aîné, Pignat-Bayer, Burtin comme animateurs, il n'en n'a pas moins sa personnalité, sa vision propre, et cette vision est une poétique de la lumière. Consacrées à Venise vingt toiles chantent la ville de l'aube rosée à la nuit éclatante, ces gammes, découpées en éclats paillottes respectent encore la réalité des ponts, des quais ou des barques mais forgent surtout un climat de tonalités envoûtantes à souhait.

Raza lui vient d'un autre monde, de l'Orient. Lorsqu'il débarqua à Paris il essayait de contenter une manière occidentale de la peinture et des thèmes ancestraux. Son évolution l'a mené à un renouvellement expressionniste du paysage. L'impression est étrange et mystérieuse, elle va même jusqu'à l'inquiétude. Il suffirait d'un seul pas pour que Raza basculât dans le tachisme tant disparaissent les motifs créateurs dans cette fougue picturale qui semble l'animer.

Pour en revenir à notre guerre rive droite, rive gauche on ne s'étonnera pas de voir venir Pierre Carron (Galerie Ventadour). Il est né rive droite à la Galerie Charpentier et Claude Roger-Marx avait veillé à son incubation ce qui doit sans doute justifier le dithyrambe qu'il lui consacre et qui hélas ne consacre que de la peinture faussée et uniquement littéraire, de la peinture



Marcel Mauly (Venise)



Garbell (Personnages sur ciel nacré)

pour femmes du monde attendries sur leur quarantaine romantique. Mais Claude-Roger Marx bon écrivain a souvent des tendresses de littérateur, la peinture c'est autre chose quand même et Carron ne risque de provoquer ni l'admiration, ni la malédiction qui sont le départ des grands peintres.

LE MONDE

5, rue de la Harpe - 12

3 MAI 1958

## TROIS "PRIX DE LA CRITIQUE"

Les lauréats des trois dernières années du prix de la Critique exposent en même temps dans trois galeries différentes.

— Des trois, RAZA (1956) apparaît comme le tempérament le plus affirmé. Né en 1922 dans la province centrale de l'Inde, cet artiste n'est arrivé à Paris en 1950, qu'après avoir fermement travaillé et s'être fait connaître dans son pays. Il y a en effet quelques années il exécutait d'attachantes gouaches traitées en arêtes vives dans lesquelles une suite de facettes de lumière, offertes à l'éclat paradoxal d'un astre noir, constituaient comme une guirlande de plans entre ciel et terre. Ces jeux de construction se sont depuis dramatisés, le paysage s'illumine de fulgurances rouges et bleu de nuit, la logique des plans cédant le pas à une organisation de plages blanches ou colorées resumant de façon dynamique un extérieur de Corse ou de Vaucluse. On discerne encore, et l'on est pourtant dépaycé : c'est qu'au sein de cette rutilance méditée aux noirs et vermillons somptueux nous est conservée, sous un agencement plastique à l'occidentale, toute l'esthétique mystique d'un Orient lointain (1).

— CARRON (1957, ex aequo avec Marzelle) a vingt-cinq ans. Il est passé par les Arts décoratifs et surtout les Beaux-Arts, où Leguault le marqua fortement de son empreinte (si l'on peut s'exprimer ainsi) à propos d'une facture enveloppée, tenue, tissée de transparences subtiles). En de grands formats allongés il agence ses objets de prédilection — miroirs ternis, chandeliers, statuettes — selon des mises en page personnelles ou le plein l'emporte sur le vide, ou le dit alterne avec le suggère à la lisière de grands fonds blancs modules, le tout traité dans des matités de fresque (2).

— PRADIER (1955) évoque l'Italie, l'Espagne, la Provence, des volières et des nus, des fleurs, des pastèques dans des toiles très vernissées, un peu confuses parfois, la plupart du temps fort habiles, trop même au goût de certains (3).

M.-C. L.

- (1) G<sup>ra</sup> Lara Vincy, 47, rue de Seine (6<sup>e</sup>).  
(2) G<sup>ra</sup> de Ventadour, 9, rue des Beaux-Arts (6<sup>e</sup>).  
(3) G<sup>ra</sup> Romanet, 18, avenue Matignon (8<sup>e</sup>).